

Un couple déchiré

La raison et la foi

... Paul Valadier s.j., Paris

Professeur d'anthropologie et d'éthique au Centre Sèvres,
directeur de la revue « Archives de philosophie »

Une évidence s'impose à la plupart de nos contemporains. L'exercice de la raison par les philosophes professionnels, mais tout autant par le commun des mortels dès lors qu'il réfléchit, suppose l'esprit critique, la remise en cause permanente des conclusions et plus encore des certitudes acquises, le refus de tout préjugé ou croyance censés arrêter paresseusement l'élan indéfini de la pensée. En revanche, il va de soi pour beaucoup que la foi religieuse s'identifie à des certitudes reçues, non discutées et non discutables, ou au saut dans le vide, voire dans l'absurde, parce que toute proposition révélée appelle une adhésion dans une obéissance totale.

Scènes de ménage désuètes

Contrairement à de solides préjugés, l'exercice de la raison ne va pas sans s'appuyer sur des croyances ; elle n'est pas indemne d'une assise posée *a priori*, sans laquelle la pensée ne commencerait même pas à penser ! Il faut bien commencer par *croire* en la capacité de l'esprit humain de chasser les ténèbres de l'erreur ! Mieux même, à sa possibilité de discerner quelque chose comme la vérité, en mettant en œuvre les métho-

des et les procédures rationnelles qui permettent d'y atteindre, fût-ce à tâtons et provisoirement.

Aucune recherche scientifique ne serait envisageable si le scientifique ne postulait qu'on peut saisir quelque chose de la réalité par l'intelligence et revenir sur ses approximations ou ses erreurs, les corriger, confronter ses propres conclusions à celles des autres, et par là même avancer sur le chemin de la connaissance. Et au fond, tout ce travail ne fait que confirmer la justesse de cette croyance : oui, finalement, l'esprit peut bel et bien pénétrer quelque peu la vérité des choses.

Mais de son côté, que serait une foi religieuse, surtout en contexte chrétien, qui ne mobiliserait pas aussi les ressources de l'intelligence humaine pour mieux comprendre la nature et la portée du message reçu, approfondir le sens de la Parole entendue et y répondre à travers toutes les puissances de notre humanité ?

Le fidéisme, entendu comme saut dans le vide, est la caricature de la foi, non la foi pure qui livrerait le croyant à Dieu sans discussion et sans interrogation. Il est en réalité paresse de l'esprit et défiance envers un Dieu qui, Intelligence suprême, a créé l'homme à son image, donc aussi participant à sa propre intelligence, capable de raison, appelé à rendre hommage par son esprit à un Dieu

Raison critique contre crédulité religieuse. Il ne faut pas croire que cette opposition soit banale ou seulement polémique. Elle marque l'histoire de la pensée depuis des siècles ; seulement, de nos jours, loin d'être bouleversante ou révolutionnaire, elle entretient, grâce aux simplismes qu'elle permet, les plus fortes paresse de l'esprit. Sans s'en apercevoir, elle risque bien de ruiner tant la raison que la foi, lesquelles plus que de conflits irréductibles ont besoin d'une fécondation réciproque.

qui lui parle dans une Parole déchiffrable et non absconse. La foi ne va donc pas sans la mise en œuvre de notre raison. Ne devons-nous pas répondre par tout notre être, intelligence comprise, à l'appel que Dieu nous adresse en son Christ ? Ainsi la raison ne va pas sans croyances nécessaires à son exercice, et la foi n'est pas sans recherche de son sens, donc travail de l'intelligence.

Mortel divorce

Bien souvent, des philosophes se croyant purs esprits critiques ont versé dans des adhésions et des croyances aberrantes : l'illusion de la conscience pure a réduit leur vigilance quant à leurs engagements sociaux ou politiques. Faut-il rappeler les dramatiques égarements envers le nazisme de Heidegger, que certains considèrent comme le plus grand métaphysicien de tous les temps ? Et que dire des innombrables intellectuels, philosophes, scientifiques et historiens, qui ont donné leur « foi » au stalinisme, au maoïsme, au trotskisme ? On aurait pu leur souhaiter plus d'esprit critique et moins de croyance aveugle...

Symétriquement, une foi non critique envers elle-même verse aisément dans le fanatisme, comme l'actualité le montre de manière impressionnante. Certains croyants s'imaginent tellement en possession de la vérité, s'identifient tellement à elle, qu'ils ne voient plus de distance entre eux et cette vérité ; ils versent alors non seulement dans le refus de toute interrogation sur cette vérité, mais ils rêvent de l'imposer à autrui par la contrainte ou par le biais de la loi ! Véritable idolâtrie de la vérité, qui, comme toute idolâtrie, demande du sang, en général celui des autres...

Ce divorce est mortel tant pour la raison que pour la foi. La raison rationaliste, qui se croit souveraine et capable de juger de tout, finit par se dessécher, par se rétrécir, par se replier sur soi, dans l'incapacité où elle est de prendre en compte la totalité du réel. En ce sens, l'appui sur l'univers symbolique que représentent entre autres les religions pourrait l'ouvrir à des dimensions du monde qui pourraient la stimuler, mais qu'elle finit par ignorer. Ou encore, la raison en vient à tellement douter de tout, qu'elle verse dans l'impuissance ou dans la complaisance envers le non-sens, le rien ; bref elle devient *nihiliste*, s'abîmant en débats stériles ou désespérant de tout, y compris d'elle-même.

De son côté, quand la foi récusé tout regard critique sur elle-même, quand elle est incapable de prendre distance par rapport à ses affirmations, elle se stérilise à son tour. Elle tombe dans le piétisme, l'enthousiasme fonctionnant à vide, l'exaltation illuministe. Elle se rétrécit ou se replie sur le groupe fusionnel qui s'étourdit de ses propres exploits et enthousiasmes nombrillistes. A moins qu'elle ne s'identifie à un dogmatisme autoritaire qui étouffe en réalité la vie dans la foi et transforme les Eglises en sectes.

Nécessaire complémentarité

Comme on l'a suggéré à l'instant, la foi peut stimuler et provoquer la raison. Elle peut lui faire prendre conscience de ses propres croyances ou préjugés, surtout quand elle limite son champ de recherche et d'interrogation et récusé toute investigation sur les messages religieux. Or le rationalisme « croit » (au sens de croyance qui se garde bien de se mettre soi-même à l'épreuve critique) que

l'univers religieux n'est que superstition, absence de pensée, stade primaire ou infantin de l'humanité.

S'il surmontait ce préjugé, qui flirte fort souvent avec le fanatisme et le refus de voir, il découvrirait sans doute que les religions ou l'univers de la foi ouvrent à des richesses spirituelles et intellectuelles. Les explorant, la philosophie y trouverait des espaces nouveaux, une ouverture stimulante qui l'arracherait à ses limites souvent étroites et, pourquoi pas ? la détournerait de son propre nihilisme ou de la fascination pour ses insuffisances. Le monde de la foi peut donc aiguillonner le travail intellectuel, si du moins on l'aborde autrement qu'avec un *a priori* défavorable, méprisant ou réducteur.

Il est bien remarquable que nombre de philosophes redécouvrent de telles richesses et admettent que le monde des religions ne peut pas échapper à leur attention, à leurs recherches et à leurs analyses. Qu'il peut éventuellement leur éviter de s'enfermer dans un regard trop étroit sur la réalité. Après tout, la tradition de pensée occidentale n'a-t-elle pas été fortement et intimement marquée par les religions monothéistes ? S'interroger sur le message de saint Paul, n'est-ce pas aussi se donner le moyen de se comprendre soi-même, son histoire, sa culture, sa pensée morale, politique et spirituelle ? *L'Épître aux Romains* ne nous instruit-elle pas sur nous-mêmes autant que *La République* de Platon, et *La Cité de Dieu* de saint Augustin autant que *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote ?

De son côté, une foi vivante se doit d'accepter sa propre critique. Au niveau de la personne d'abord : suis-je absolument sûr d'être fidèle au Dieu vivant et à son message dans ma vie comme dans ma pensée ? n'ai-je pas besoin de remettre en question ma propre adhé-

sion, qui peut devenir paresse de l'esprit, conformisme de l'action ou, pire encore, certitude idolâtrique de détenir la vérité et de n'avoir plus à être mesurée par elle ? Cette acceptation est tout autant nécessaire au niveau collectif des Eglises. Ce disant, on ne fait que retrouver la grande tradition catholique qui a su accepter l'apport souvent déstabilisant des philosophes païens ou musulmans, non sans mal, non sans crise, mais dans la certitude que la raison peut aider la foi à sortir de ses propres préjugés et se renouveler en profondeur. Acceptation difficile comme les crises dites « modernistes » l'ont montré à la fin du XIX^e siècle. Car la raison critique déstabilise en un premier temps, bien qu'elle permette sur le long terme un fécond renouvellement, par exemple dans la lecture des textes fondateurs. Lirions-nous de nos jours les Écritures saintes avec la fécondité que l'on sait, si nos Eglises n'avaient pas fini par accepter le regard parfois décapant des diverses rationalités sur les textes ?

Nuisible peur

On comprend donc la méfiance, voire l'hostilité, qui peut se développer de part et d'autre. La philosophie rationaliste se méfie du dogmatisme (sans d'ailleurs toujours bien comprendre ce que, dans le catholicisme par exemple, on entend par dogme, qui n'est pas arrêt de la pensée mais bien plutôt stimulation devant le mystère) et il est certain que les Eglises ont trop versé dans cette déviance. De leur côté, on craint qu'une raison triomphaliste déstabilise l'univers religieux et dépasse ses propres limites ou capacités.

Double peur, nuisible à l'un et à l'autre, comme l'a fort bien formulé Jean Paul II dans son encyclique *Fides et Ratio*

(1998), justement consacrée au rapport entre foi et raison. Le pape y exalte le travail de la raison comme aucun pape ne l'a fait avant lui : « Il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition. De la même manière, une raison qui n'a plus une foi adulte en face d'elle n'est pas incitée à s'intéresser à la nouveauté et à la radicalité de l'être » (§ 48).

Peut-être sommes-nous donc à la fin d'une période d'opposition et de méfiance réciproque qui a montré que les adversaires risquent bien de se retrouver défaits par ce combat, et tel est bien le diagnostic de Jean Paul II. Il faut donc envisager, non pas certes une identification entre raison et foi, mais une sorte de stimulation réciproque, chacune gardant ses marques propres mais acceptant la confrontation ou le dialogue. Perspective féconde pour les deux.

Pour un dialogue vivant

La raison (ou la philosophie actuelle) n'est pas au mieux de sa forme : tentée par le nihilisme ou l'enfermement dans les analyses stériles du langage ou de l'empirique, elle s'épuise en discours vains et vides ou s'enferme dans des débats scolastiques qui n'intéressent à peu près personne. Cette raison ne peut retrouver quelque force et quelque pertinence qu'en cessant ses petits jeux inutiles, en s'ouvrant à de nouvelles requêtes et en s'intéressant à l'univers symbolique où elle pourrait retrouver de nouveaux défis et de nouvelles stimulations. Ce fut le cas jadis, quand la raison trouvait dans l'univers religieux une provocation et les ressources d'une cri-

tique où elle pouvait montrer sa puissance de contestation ou d'ouverture à une vérité plus grande.

Qui ne voit de l'autre côté les risques d'enfermement et de stérilisation d'une foi repliée sur le pré carré des croyants ? Ou tentée par l'illumination ou l'enthousiasme, l'un et l'autre attirés par le fusionnel, éloignés des problèmes de la cité et proposant une religion désincarnée (quel paradoxe dans une religion de l'Incarnation !) ? Ou encore portée au repli sur les structures ecclésiales ou l'obsession de soi, au lieu de regarder vers le large et de se laisser interroger par les questions communes, afin de tirer du nouveau à partir de l'ancien ?

L'enjeu d'une meilleure réciprocité dans ce couple déchiré n'est donc pas mince. Une culture ou une civilisation est menacée de stérilité quand elle n'entretient plus en elle-même un dialogue, difficile, éventuellement conflictuel mais vivant, entre ces références sans lesquelles l'humanité ne peut guère entreprendre et prospérer de manière féconde : le monde de la raison en quête de sens de soi, du monde et de toutes choses ; le monde de la foi qui ouvre à plus grand que soi et donne force pour habiter l'univers et faire reculer en lui la violence, la haine ou la bêtise.

La vitalité de notre culture en dépend, puisqu'il s'agit de savoir si oui ou non nos contemporains trouveront un sens à vivre, à entreprendre, à aimer.

P. V.